

La GLADIATURE sous le HAUT EMPIRE

(de l'avènement d'Octave, 27 avant J.C
à la mort de Sévère Alexandre, 235)

La gladiature serait née en Italie du Sud, en Campanie, vers le début du IV^e siècle avant Jésus Christ. C'est en 264 avant J.C. que les « munera » ou combats de gladiateurs, sont introduits à Rome, à l'occasion des jeux funèbres donnés en l'honneur d'un grand personnage : Junius Brutus. Ce combat s'était déroulé sur le forum boarium. On avait présenté au public seulement trois paires de gladiateurs. A cette époque, ce n'était encore qu'un rite funéraire, un sacrifice humain « adouci ». Mais, sous la République, ces combats ont subi un changement de fonction, une désacralisation. Le munus (combat de gladiateurs), de rite funèbre, est devenu un simple spectacle donné pour l'amusement du public et l'homme qui se bat est devenu un professionnel. Très vite, ces combats ont rencontré la passion du public et se sont multipliés. Dès la première moitié du II^e siècle avant J.C., ils sont une pratique courante et se déroulent, à Rome, depuis le second munus, sur le forum. En 105 avant J.C., il semble que les munera fassent partie désormais des spectacles officiels, au même titre que le théâtre ou les courses de char. Jusqu'à la fin de la République, les combats de gladiateurs sont donnés avant tout en l'honneur d'un mort. Les représentations de combats de gladiateurs sur les tombeaux sont fréquentes (voir illustration n°1). Mais ils vont peu à peu être détournés de leur fonction première. En effet, les candidats aux magistratures, lors de leurs campagnes électorales, vont en offrir au peuple, trouvant là un moyen facile de s'attacher des électeurs. Nous verrons d'ailleurs comment ces combats de gladiateurs acquièrent un rôle politique dans les mains des empereurs. Mais qui étaient ces hommes qui se livraient à ces sanglants combats ? Etaient-ils forcés ou bien volontaires, esclaves ou de naissance libre ? Il est important aussi de parler de la véritable fascination qu'ont exercée sur leur public ces hommes qui risquaient leur vie à chaque combat. Fascination qui existe encore aujourd'hui, comme en témoignent des films comme « Gladiator » ou bien ces reconstituants qui s'efforcent de s'armer et de combattre comme les gladiateurs (sans les risques toutefois !).

Nous verrons d'abord les origines et les conditions de vie des gladiateurs ainsi que les différents combats auxquels ils participent, puis la fonction politique et sociale des jeux de l'amphithéâtre et la façon dont s'en servent les empereurs.

I Quels gladiateurs pour quels combats ?

1 Origines et conditions

Tous les combattants ne sont pas des professionnels. Souvent, les empereurs profitent des jeux de l'amphithéâtre pour se débarrasser des prisonniers de guerre. En 47, par exemple, Claude fait massacrer dans l'arène les prisonniers bretons. Certains condamnés à mort aussi se retrouvent dans l'arène, le plus souvent à midi, ce sont les « gladiatores meridiani » et aussi des chrétiens lors des persécutions. Certains condamnés à mort, certains criminels, peuvent voir leur peine se transformer en « damnatio ad ludus », ils devront alors se battre comme gladiateurs ou alors contre les bêtes fauves, dans les « chasses », les « venationes », s'ils ont été condamnés « ad bestias ». Dans ces cas, ces criminels sont envoyés au ludus (école de gladiateurs) pour devenir des professionnels. Cependant, la majorité des gladiateurs professionnels sont des esclaves. Jusqu'au règne d'Hadrien (117-138), tout esclave pouvait être condamné par son maître à exercer ce métier. Mais l'empereur Hadrien exige certaines conditions : l'esclave doit soit donner son consentement, soit être reconnu coupable d'un méfait. Il faut enfin compter des engagés volontaires parmi les professionnels : ce sont des affranchis, voire même des hommes de naissance libre. Ces derniers s'engagent le plus souvent pour échapper à la misère, parfois par goût du risque ou encore, pour les plus ambitieux ou les plus naïfs, pour se constituer une fortune. L'empereur avait ses propres gladiateurs, qui appartenaient à la maison du Prince, au même titre que ses gens ; ils formaient la « familia gladiatoria » de l'empereur.

Sous l'empire, il est arrivé que des membres des élites sociales : sénateurs, chevaliers et même parfois leurs femmes, ainsi que l'empereur en personne, combattent dans l'amphithéâtre, notamment sous le règne de Néron. L'empereur Commode (180-192, le fils de Marc-Aurèle) combattit dans l'arène en se présentant comme un « nouvel Hercule ». Ce scandale cessa toutefois avec la mort de ce dernier. Pour les Romains, il y avait scandale, car celui qui s'exhibe ainsi en public en est toujours souillé. Les membres de l'élite sociale se dégradait en combattant dans l'arène. D'ailleurs, les gladiateurs appartiennent à la classe des « infames ». Tout gladiateur est frappé d'infamie, il est exclu du sénat, de l'ordre équestre, de l'armée, il ne peut ni se porter défenseur en justice, ni déposer lors d'un procès criminel : durant leur engagement, les gladiateurs avaient le statut d'esclaves.

Mais le gladiateur, s'il est un paria, est aussi une vedette. Car, bien que le gladiateur fasse partie des « infames », bien qu'il soit indigne parce qu'il a vendu son corps, il exerce une grande fascination sur le public qui admire en lui

un athlète particulièrement courageux, qui risque sa vie. Les gladiateurs qui ont remporté de nombreuses victoires ont un grand prestige, ils ont leur portrait dans les « insulae » (les immeubles romains où vit le menu peuple). Des graffiti sur les murs célèbrent leur courage ou leur nombreux succès féminins. Le peuple est attiré par ces hommes qui ont non seulement des qualités physiques mais font aussi preuve de qualités morales. Les gladiateurs volent même parfois la vedette à l'empereur qui en ressent de la jalousie. Par exemple, Caligula, un jour où le peuple n'en finissait plus d'applaudir le vainqueur, fut tellement dépité qu'il se précipita hors de l'amphithéâtre. Mais dans sa fureur, il se prit les pieds dans sa toge et s'affala sur les gradins, tout en s'indignant que le « peuple accorde plus d'honneur à un gladiateur qu'aux empereurs divinisés ou qu'à lui-même ici présent ». Seuls quelques intellectuels dénoncèrent la cruauté des jeux de l'amphithéâtre. De toutes façons, les empereurs avaient tout intérêt à ce que le peuple se prenne de passion pour ce genre de spectacles qui assuraient une fonction sociale (voir II).

2 De l'engagement à la libération

Le futur gladiateur, s'il est citoyen romain, doit, avant de s'engager, faire un premier serment devant un tribun de la plèbe. Puis, comme les autres hommes entrant au ludus, il prête le terrible serment, par lequel il se déclare prêt à être « brûlé, enchaîné, frappé et tué par le fer », « uri, vinciri, verberari, ferroque recari ». Les lanistes, directeurs des écoles de gladiateurs, font régner une sévère discipline dans le ludus. L'entraînement est dur. On apprend aux gladiateurs à ne pas avoir peur, à garder son sang-froid et bien sur, à combattre. Les armes, en dehors des combats, sont soigneusement enfermées dans un local : l'armamentarium. Le ludus ressemble à une caserne ; à Pompéi, les cellules étaient alignées sur deux étages et ne communiquaient pas entre elles.

Les gladiateurs étaient parfois victimes de mauvais traitements, certains esclaves se sont suicidés pour échapper à leur sort. Cependant, ces hommes constituaient un véritable capital et ils étaient, le plus souvent, nourris et soignés correctement. Des médecins étaient attachés au ludus et ils étaient chargés de masser les gladiateurs et de soigner les plaies après les combats, plaies dont beaucoup succombaient. Le ludus n'est pas un lieu fermé, de nombreuses personnes pouvaient y venir, pour prendre des leçons d'escrime, par exemple. Certains empereurs, tel Commode qui y possédait une chambre particulière, s'y rendaient régulièrement. Seuls les esclaves et les criminels étaient enfermés au ludus, les autres gladiateurs pouvaient sortir librement, vivre en ville, avoir une famille. Il y eut sous l'Empire quelques rares tentatives de révoltes, notamment à Préneste, mais rien qui ne ressembla aux insurrections qui eurent lieu sous la République. Tacite décrit ces tentatives de soulèvement avec mépris : « elles

avortèrent aussitôt nées. L'expérience avait conduit à se prémunir contre ce genre de tentatives par des mesures draconiennes ».

La veille du combat, les gladiateurs avaient droit à un dîner particulièrement fastueux, la « libera cena », qui, pour beaucoup, était le dernier. Ce repas était donné en public. Des curieux pouvaient venir voir les combattants qui, pour la plupart, jouaient les insouciantes. Certains étaient vraiment heureux de montrer leur bravoure. Sénèque, le philosophe du I^{er} siècle, nous rapporte qu'un gladiateur célèbre, au temps de l'empereur Tibère (14-37) où les jeux étaient rares, se plaignait de « passer dans l'inaction les meilleures années de sa vie ».

Les gladiateurs descendaient, en moyenne, deux à trois fois par an dans l'arène. Ils pouvaient survivre à une série de combats. Mais les chances de sortir vivant d'un combat se sont amenuisées avec le temps : lors des premiers affrontements de gladiateurs, les chances de survivre étaient de 9 sur 10 environ, alors qu'au III^e siècle (après J.C.) le gladiateur qui est dans l'arène n'a plus qu'une chance sur deux de revenir en vie. Si l'on prend comme exemple la carrière d'un gladiateur nommé Flamma âgé d'une trentaine d'années, on s'aperçoit que sur trente quatre combats il a été vingt et une fois victorieux, neuf fois renvoyé après un combat sans décision et quatre fois vaincu. Un autre gladiateur, Juvenis, mort à 21 ans, ne compte que cinq combats pour quatre années d'engagement. Après avoir été vainqueur à plusieurs reprises, le gladiateur peut espérer recevoir un jour, des mains de l'empereur, la « rudis », l'épée de bois semblable à celle qui est utilisée pour les entraînements, symbole de sa « liberatio ». Même si cela paraît étonnant, on s'aperçoit que beaucoup se rengageaient, souvent par nécessité. De plus, pour encourager les gladiateurs à agir ainsi, on donnait au vétéran qui se rengageait une somme six fois plus forte que la simple prime de son premier engagement. Certains devenaient alors de véritables « stars » de l'amphithéâtre. Le public les reconnaît dès qu'ils entrent dans l'arène, on crie leurs noms.

3 Le déroulement des jeux

Les spectacles sont annoncés par de nombreux placards placés en bordure des routes, pour qu'un maximum de personnes soit au rendez-vous. Une foule se presse alors en ville et ceux qui n'ont pas trouvé à se loger élèvent des tentes dans les rues. Le jour du spectacle, la ville est comme désertée (seuls, dit-on, les voleurs et les philosophes y restent !) car tous se rendent à l'amphithéâtre pour prendre place sur les gradins.

Qu'est-ce que l' amphithéâtre ? Le plus ancien de ces bâtiments est celui de Pompéi, il était en dehors de la ville. Le plus célèbre est bien sur le Colisée de

Rome (voir illustration n°2). On trouve trois parties : la cavea (les gradins) avec ses vomitoires qui permettent la circulation d'un grand nombre de spectateurs, l'arène et sous celle-ci, des coulisses. Sous la cavea, il peut aussi se trouver des espaces pour les animaux sauvages ou des pièces dans lesquelles les gladiateurs attendent avant de se produire. Le Colisée a été commencé sous le règne de Vespasien (69-79), à l'emplacement de la maison dorée de Néron entre les collines de l'Esquilin et du Palatin. Il n'était pas achevé quand Vespasien est mort et c'est son successeur, Titus, qui l'a inauguré, offrant cent jours de jeux au peuple, au cours desquels cinq mille bêtes sauvages furent massacrées. Cet amphithéâtre fut restauré tout au long de l'empire. Pouvait-il contenir 97 000 personnes comme l'affirment certains documents ? Ou bien 68 000 places assises et 5 000 debout ?

Le plus souvent, le spectacle est entièrement gratuit, mais les places dans l'amphithéâtre sont réparties selon le rang social. Deux loges aux extrémités du petit axe se font face : l'une est réservée à l'empereur et à ses proches, l'autre aux magistrats les plus importants. En bas, des gradins sont réservés pour les sénateurs et les chevaliers, tandis que la plèbe prend place sur les gradins supérieurs. Les femmes du peuple sont reléguées au dernier étage. Les gradins exposés au soleil sont protégés par de grandes bandes de tissus fixés sur des mâts, le « velum ». Des marins de la flotte ou des esclaves manoeuvrent ce velum de façon à suivre le cours du soleil. Et quand il fait trop chaud, on rafraîchit les spectateurs en vaporisant une eau parfumée grâce à un système de tuyaux. Un munus se déroule en principe l'après-midi et débute par une parade : les gladiateurs font le tour de l'arène, vêtus de chlamydes brodées d'or, sans armes, entourés d'une procession, la pompa, qui rappelle l'origine religieuse de ces jeux. Arrivés devant l'empereur, les gladiateurs lui adressent l'acclamation habituelle : « Ave Caesar, morituri te salutant » (ceux qui vont mourir te saluent). Quand le défilé avait pris fin, on procédait à l'examen des armes, à la « probatio armorum », pour écarter les armes en mauvais état. Ensuite, avait lieu un tirage au sort pour constituer les paires de duellistes. Alors, un orchestre commençait à jouer et sur l'ordre du président du munus, l'« editor », (qui était soit l'empereur lui-même pour un munus impérial, soit un questeur pour un munus ordinaire), la série de duels pouvaient débiter.

En général, on opposait deux gladiateurs appartenant à des « armaturae », des armes, différentes. Présentons les principales armaturae (voir illustration n°3) :

- **Le Samnite** est le plus ancien type de gladiateur, il est originaire de l'Italie du Sud. Il a donné naissance à deux catégories de gladiateurs qui ont presque le même armement : l'**Oplomaque** et le **Secutor**. Ceux-ci portent un casque, un long bouclier concave, une épée, une jambière protégeant la jambe gauche et des bandes de cuir aux poignets.

- Le **Thrace** porte un casque avec une visière, un petit bouclier, rond le plus souvent, appelé « parma », deux jambières, un brassard en cuir sur le bras droit. Il a un sabre court, incurvé comme une faux, la « sica ».
- Le **Murmillon** (ou Myrmillon) a pour origine le Gaulois, il porte un casque surmonté d'une figure de poisson de mer, le « morme » qui lui donne son nom. Il a seulement un petit bouclier et un glaive.
- Le **Rétiaire** est le plus démuné, il est le seul à avoir la tête nue. Il possède un filet, un trident et un poignard.

Assistons à présent au combat. Les gladiateurs prennent position au centre de l'arène, chacun exécute des gestes propres à sa catégorie. Ainsi, l'oplomaque, solidement planté sur ses jambes, le corps un peu tassé, maintient son bouclier serré contre lui, sa main droite tient l'épée contre la hanche. Face à un Thrace, qui n'a qu'un petit bouclier et qui s'élance face à son adversaire avec sa sica, il n'a qu'à l'éviter d'un écart de tout son corps. En fait, les « petits boucliers » gagnent rarement face à un secutor ou un oplomaque. C'est cependant à une savante escrime qu'assistent les spectateurs : attaques, feintes, dégagements habiles se succèdent. Nous pouvons prendre l'exemple de la lutte entre un rétiaire et un secutor : une mosaïque représente un moment du combat qui a été reproduit par des reconstituants (voir illustration N°4) : le rétiaire, moins armé, plus rapide, fait face à un secutor. Le premier menace les jambes de son adversaire, qui est bien protégé. Quand le rétiaire a perdu son filet (comme sur la mosaïque) il n'a plus qu'à tenir à distance le secutor avec son trident. Puisque c'est le côté gauche du corps qui est le plus exposé, l'unique jambière que porte le secutor est à la jambe gauche, celle que menace ici le trident du rétiaire. Le rétiaire n'arrive à battre le secutor que si le combat se finit dans un corps à corps, le rétiaire sortant son poignard et s'il a réussi à dévier le bouclier du secutor avec son trident, il peut alors jouer de la rapidité qui lui est propre pour tuer son adversaire. Malgré l'ardeur du combat, il faut avouer que les gladiateurs ne bougent guère car ils ont appris à éviter les gestes inutiles qui les épuiseraient.

Que se passe-t-il à la fin du combat, qui est déclaré vainqueur ? Il se peut que l'un des deux adversaires ait été tué, en ce cas, celui qui reste en vie est déclaré victorieux. Si les deux gladiateurs restent « stantes », debout, ou bien si un des deux est trop fatigué ou blessé pour pouvoir continuer, c'est au président du munus que revient la décision. Pour implorer sa grâce, sa « missio », un gladiateur lève un doigt de la main gauche (voir illustration n°5). L'empereur ou le président du munus demande toujours l'avis du public, pour contenter ce dernier, l'empereur Claude constituant une exception, ayant parfois précipitamment pointé le pouce en bas avant que la foule ait donné son avis et faisant même exécuter des gladiateurs qui n'avaient que trébuchés ! Si les spectateurs estiment que le gladiateur s'est bien battu, qu'il a fait montre de

courage, ils crient « mitte », « renvoie-le ». Le président lève alors le pouce, accordant sa missio au vaincu. Mais si, au contraire, la foule crie « iugula », « égorge-le », c'est qu'elle a été mécontente du combattant qui doit alors tendre la gorge à son adversaire, après que le président ait baissé le pouce (« pollice verso »). Le vaincu ne doit pas montrer sa peur, il a appris, lors des entraînements au ludus, comment se conduire courageusement face à la mort. S'il montre une quelconque défaillance, c'est une honte, non seulement pour lui mais aussi pour tous les gladiateurs. Le vainqueur reçoit ensuite les palmes, des objets précieux et une somme d'argent. L'empereur Claude avait pour habitude de compter une à une les pièces d'or qu'il remettait au vainqueur, ce qui plaisait énormément au peuple. Le gladiateur vainqueur quitte ensuite l'arène sous les acclamations du public.

Cependant, ces combats sont répétitifs et la foule se lasse. Il faut donc inventer de nouvelles formes de combats. C'est ainsi que l'on fait combattre, par exemple, des gladiateurs avec des casques à visières pleines, à tâtons, ce sont les « andabates ». Vont être également donnés des combats « sine missione », d'une grande cruauté, qui consistent à opposer immédiatement un nouvel adversaire au vainqueur. Aucune grâce n'est accordée, les combats durent jusqu'à l'extermination totale des gladiateurs. Le premier à avoir donné ce genre de spectacles est l'empereur Claude (41-54) qui avait un goût prononcé pour le morbide. D'autres spectacles ont lieu également: les venationes ou chasses. Ce sont des combats d'animaux sauvages (loups et ours venant d'Europe du Nord, lions et panthères d'Afrique...), ou des luttes entre hommes et animaux. Des vivaria, sortes de zoos, servaient à parquer les animaux ; ils étaient situés en dehors de la ville. Certaines espèces ont disparu dès cette époque, comme les éléphants d'Afrique du Nord. Il existe aussi, au Colisée et dans certains amphithéâtres qui étaient pourvus d'un système permettant d'inonder l'arène, de véritables batailles navales, les naumachies. Ce sont surtout les condamnés à mort qui participent à ces manifestations. On reproduisait des batailles navales célèbres, comme celles des Perses contre les Athéniens, les combattants étant costumés et la mise en scène complexe car on avait le souci de l'exactitude. Les spectacles peuvent alors être très variés, c'est ainsi que, dans la même journée, l'empereur Néron parvint à donner une chasse le matin, puis fit venir l'eau pour une naumachie l'après-midi, la fit retirer pour un combat de gladiateurs et, le soir, offrit au peuple un banquet sur des barques, l'eau étant revenue !

Ces spectacles excitent l'agressivité du public et l'affrontement a parfois lieu dans les gradins, comme en 58 à Pompéi. Tacite nous dit qu'à l'occasion d'un combat de gladiateurs dans cette ville, les habitants venus d'un bourg voisin, Nocera et les Pompéiens (voir illustration n°6), en vinrent aux mains. Il y eut de nombreux morts, le sénat intervint et les jeux furent interdits aux Pompéiens pendant dix ans. Mais écoutons plutôt Tacite : « S'invectivant d'abord avec un

manque tout provincial de retenue, ils en vinrent aux injures, puis aux jets de pierre et, pour finir, aux armes. Les Pompéiens, chez qui le spectacle était organisé, eurent le dessus. Bien des habitants de Nocera furent transportés à Rome, blessés et mutilés, et un très grand nombre eut à pleurer la mort d'enfants ou de parents. » (Annales, XIV, 17). Ce qui s'est produit ici est tout le contraire de ce qui est recherché par l'empereur puisque le but est, au contraire, d'occuper la foule et de canaliser son excitation.

II Des jeux au service de l'empereur qui ont une fonction politique et sociale

1 Comment l'empereur accapare ce formidable instrument politique

Les empereurs ont bien compris l'importance politique des munera et se sont empressés de confisquer à leur seul profit ce moyen de propagande. Les combats de gladiateurs sont devenus un instrument de domination. Déjà, les grands généraux, comme Crassus, Pompée, César, savaient que, pour entretenir leur popularité, il fallait se montrer généreux et offrir de grandioses munera aux habitants de Rome. Octave Auguste, le neveu de César, premier empereur, prend des mesures dès 22 avant J.C. ; il limite en nombre et en qualité les munera des particuliers pour les empêcher de disposer d'un moyen facile de se rendre populaire. Il impose aux particuliers de demander une autorisation au sénat pour donner un munus et de ne pas donner plus de deux munera par an. Il leur interdit également de faire paraître plus de cent vingt gladiateurs par combat. Les munera de particuliers disparaissent d'ailleurs sous le règne de Tibère (14-37 après J.C.).

Toujours en 22 avant J.C., Auguste charge les prêteurs d'éditer, c'est-à-dire d'organiser à leurs frais un munus public et obligatoire chaque année : « le munus ordinaire ». Puis, à partir de 47 avant J.C., ce sont les questeurs qui doivent s'occuper de ce munus officiel, qui se déroulait au mois de décembre et durait dix jours. Cette charge était très lourde, car il fallait acheter ou louer des gladiateurs aux lanistes à des prix très élevés. C'est pourquoi les empereurs interviennent pour fixer des prix d'achat maximum.

Les munera impériaux n'ont rien de commun avec les munera ordinaires. L'empereur en fixe la date, généralement pour célébrer une victoire, un anniversaire, une inauguration, ... et la durée. Un très grand nombre de gladiateurs est proposé : pour ses huit munera, Auguste a fait paraître dix mille

gladiateurs, soit en moyenne 1250 par munus, soit dix fois plus que le maximum autorisé à un particulier. Trajan, en 107, pour fêter sa victoire sur les Daces, a offert dix mille gladiateurs au peuple et en 109, il a fait combattre 4912 paires...

Les empereurs sont aussi les auteurs des monuments destinés à ces jeux, les amphithéâtres. Il semble que, sous la République, les Romains aient eu une sorte de répugnance à construire de tels bâtiments. Le premier amphithéâtre de Rome a été toutefois construit par un particulier, un ami de l'empereur Auguste, Caius Statilius Taurus, en 29 avant J.C. Ce bâtiment de pierre et de bois, situé au sud du Champ de Mars, ayant brûlé dans le grand incendie de 64, les Flaviens l'ont remplacé et ont fait bâtir le futur Colisée ou amphithéâtre flavien. Commencé dans les premières années de règne de Vespasien (69-79), il a été achevé sous Titus (79-81), qui a offert cent jours de jeux pour l'inauguration.

Les quatre écoles de gladiateurs ou ludi, sont également dues aux empereurs. Ces ludi impériaux étaient les seules écoles autorisées à Rome, la plus importante étant le ludus magnus, construite près du Colisée, un souterrain la faisait communiquer avec l'amphithéâtre. La construction du ludus magnus fut décidée sous Domitien (81-96) et achevée sous Hadrien (117-138). Les empereurs se souciaient de la formation des gladiateurs et avaient mis en place toute une hiérarchie de fonctionnaires, un procurateur de rang équestre, pour administrer ce ludus magnus.

2 Quel rôle politique et social ?

Les buts de l'empereur sont d'occuper une foule oisive, d'éviter les troubles et d'assurer sa popularité. Le peuple de Rome va au spectacle tout d'abord par désœuvrement, il faut préciser que plus de la moitié des jours de l'année sont fériés. De plus, les spectacles sont le plus souvent gratuits. Le peuple apprécie d'autant plus les munera qu'ils sont plus rares que les courses de char. Dès que les combats commencent, une fièvre s'empare de l'amphithéâtre. Il existe de véritables partis qui soutiennent les différents types de gladiateurs, par exemple, les « Scutarii » sont pour les grands boucliers tandis que les « parmularii » sont les partisans des petits boucliers. Des paris, les « sponsiones » sont échangés. L'appât du gain attire les spectateurs, en plus de ce que peuvent leur rapporter les paris, ils profitent de la distribution qui a lieu à la fin des combats. Car, après le munus, des cadeaux sont distribués au nom de l'empereur : c'est la « sparsio ». Des biens en nature et des jetons, les tessères, sont jetés du haut des gradins. C'est une sorte de loterie, quand on a attrapé une tessère, il suffit d'aller chercher son lot : une paire de poulets, un navire, une maison de campagne, voire des lots plus originaux mais un peu encombrants comme un ours

apprivoisé... Il arrive aussi que l'empereur propose un banquet après les jeux, qui réunissait sénateurs, chevaliers et magistrats modestes.

Donner des munera est le meilleur moyen pour l'empereur d'être en contact avec le peuple, de se rendre populaire et également, d'être présent symboliquement dans tout son empire. En effet, en Italie et dans toutes les provinces romaines, même en Orient, bien que les Hellènes apprécient peu ce genre de spectacle, des munera sont donnés au nom de l'empereur, un hommage public étant rendu avant le spectacle par les grands prêtres du culte impérial. Les jeux de l'amphithéâtre sont donc l'occasion d'honorer l'empereur.

L'empereur se doit d'assister aux jeux et de montrer son intérêt, il doit paraître partager la passion du peuple pour lui plaire. La popularité de l'empereur dépend de l'attitude qu'il adopte au milieu de la foule. L'empereur doit s'efforcer de « faire peuple », comme Titus qui apostrophe les gladiateurs en « usant de quolibets dignes d'un homme des faubourgs ». Certains empereurs ont été beaucoup appréciés, comme Claude ou Néron, pour leur comportement dans l'amphithéâtre. C'est aussi l'occasion, pour certains empereurs, de paraître dans des tenues extravagantes, comme Caligula qui revêt une cuirasse qu'il dit avoir appartenue à Alexandre le Grand ou bien qui apparaît costumé en Vénus. Comment obtenir la plus forte adhésion du peuple ? Tout simplement en remettant la rudis aux gladiateurs favoris de la foule. Celle-ci n'hésite pas à montrer son mécontentement et quand elle juge que le spectacle a été mauvais, elle réclame de bons gladiateurs, des gladiateurs célèbres, des gladiateurs qui coûtent cher... Cela peut demander une petite fortune à l'empereur, mais celui-ci cède le plus souvent, pour contenter son peuple. Cependant, tous les empereurs n'ont pas eu la même politique envers les munera. On peut prendre le cas très atypique de Tibère (14-37). Ce dernier était peu soucieux de sa popularité mais beaucoup des finances de l'empire ; il ne donna donc que très peu de munera. On peut citer, au contraire, de nombreux empereurs « numéraires », passionnés par les jeux : Caligula, Néron, Titus, Domitien, Trajan, Commode... Ces derniers recherchent non seulement la faveur populaire, mais se soucient peu également des finances. Si Néron était populaire, même après sa mort, cela était dû en grande partie au fait qu'il offrait de grandioses spectacles au peuple, sans regarder à la dépense.

Les jeux de l'amphithéâtre sont aussi un moyen d'éviter les troubles. Rome compte près d'un million d'habitants, dont de nombreux chômeurs venus des campagnes qui espèrent trouver de quoi vivre dans cette ville. Il faut rappeler aussi que dans l'année, il y a entre 180 et 200 jours fériés ! Une importante foule oisive, « remuante », peut toujours provoquer des désordres. C'est pour cela qu'on l'encourage à dépenser son énergie sur les gradins de l'amphithéâtre. Ces spectacles occupent l'esprit du peuple, garantissent la tranquillité de Rome.

Pendant que l'on encourage son gladiateur favori, on ne pense pas à critiquer la politique impériale. Dion Cassius dit à ce sujet que l'empereur Trajan « savait bien que l'excellence d'un gouvernement ne se révèle pas moins dans le souci des amusements que dans celui des questions sérieuses et que si les distributions de blé et d'argent satisfont les individus, il faut des spectacles pour le contentement du peuple en masse ».

Les citoyens romains qui n'ont plus de pouvoir politique, retrouvent ainsi un pouvoir de décision dans l'amphithéâtre, car l'empereur ou le président des jeux, pour leur faire plaisir, leur laisse de plus en plus souvent, le pouvoir de décider de la vie et de la mort des gladiateurs. Ces spectacles ont pris une importance démesurée dans la vie du citoyen romain, ce dont témoigne la fameuse phrase de Juvénal : « le peuple, déchu de ses droits politiques, ne veut plus que deux choses : du pain et des jeux ».

Conclusion

En conclusion, nous pouvons essayer de voir comment ont été perçus ces jeux à l'époque de l'empire romain. En réalité, ils n'ont jamais été véritablement dénoncés pour leur cruauté. Seuls quelques rares intellectuels les ont critiqué, notamment Sénèque. La grande partie de l'élite romaine approuvait ces jeux, pensant que les combats de gladiateurs exaltaient des sentiments nobles comme l'amour de la gloire, le mépris de la mort. Et si quelques intellectuels trouvaient les jeux de l'amphithéâtre immoraux, ils pensaient sans doute plus à la dégradation morale et juridique des hommes qui combattaient plutôt qu'au sang versé dans l'arène pour le contentement du public. Parmi les empereurs, seul Marc-Aurèle a réellement détesté les munera, mais sans jamais les dénoncer publiquement. Cependant, avec les progrès du christianisme, les combats de gladiateurs sont de plus en plus critiqués et en 404, l'empereur Honorius les interdit définitivement.

Bibliographie

- Ch. Daremberg et E. Saglio (sous la direction de), *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, article « gladiator » de G. Lafaye, Paris, Hachette, 1896.
- P. Grimal, *La civilisation romaine*, Arthaud, 1964.
- J. Carcopino, *La vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'empire*, Hachette, 1939.
- G. Ville, *La gladiature en Occident des origines à la mort de Domitien*, Rome, 1981.
- R. Auguet, *Cruauté et civilisation : les jeux romains*, Flammarion, 1970.
- J.Cl. Golvin, Ch. Landes, *Amphithéâtre et gladiateurs*, C.N.R.S., 1990.
- *Les gladiateurs*, article de P. Veyne dans le n°2 de *L'Histoire*, 1978.
- P. Veyne, *Le pain et le cirque*, Le Seuil, 1976.
- P. Veyne, *Comment ont pris fin les combats de gladiateurs*, Annales, 1979.
- C. Salles, *Spartacus et la révolte des gladiateurs*, Complexe, 1990.
- A. Bernet, *Les gladiateurs*, Perrin, 2002, (ouvrage de vulgarisation).

Document 4 : Rétiaire contre sécutor



Photo prise lors des « journées gallo-romaines » de Saint-Romain-en-Gal, juin 2007, reconstitution de combats de gladiateurs. Rétiaire contre secutor.



Mosaïque de la villa de Nennig, rétiaire contre secutor.

